



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

52 | 2017
Varia

Diderot et D'Alembert ont-ils inventé les Lumières ?

Did Diderot and D'Alembert invent the Enlightenment?

Franck Salaün



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5508>

DOI : 10.4000/rde.5508

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 181-194

ISBN : 978-2-9543871-3-0

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Franck Salaün, « Diderot et D'Alembert ont-ils inventé les Lumières ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 52 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 05 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5508> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5508>

Propriété intellectuelle

Diderot et D'Alembert ont-ils inventé les Lumières ?*

S'il existe certainement un usage positif de l'anachronisme, permettant notamment d'interroger des phénomènes récurrents et surtout « de revenir vers le présent, lesté de problèmes anciens¹ », cet usage suppose chez l'historien une grande lucidité à l'égard des phénomènes comparés. En effet, envisager une époque en lui appliquant des catégories qui n'existaient pas encore ou dont la signification a changé reste un problème majeur, et la célèbre mise en garde de Lucien Febvre constitue toujours un garde-fou utile². En outre, de l'anachronisme aux réécritures à thèse il n'y a qu'un pas. Qu'un « régime d'anachronisme³ » puisse entrer dans la réflexion historique est une chose, qu'un récit se substitue à un autre sur la base d'analogies superficielles ou de relations causales discutables en est une autre. Ce phénomène affecte tout particulièrement l'histoire des Lumières, souvent écrite en fonction d'événements postérieurs, à commencer par la Révolution française, ou de courants de pensée antérieurs présentés comme étant les véritables Lumières. Conséquemment, les Lumières en tant que telles échappent à l'analyse, et, par contrecoup, le rôle joué par l'*Encyclopédie* dans ce phénomène est désormais largement sous-estimé.

Les Lumières sans la Révolution française

Un exemple permettra de prendre la mesure de cette difficulté. Dans un article portant sur la question classique des origines intellec-

*. Une première version de ce texte a été présentée lors du XIV^e Congrès international d'étude du dix-huitième siècle (Rotterdam 2015), sous le titre « La publication de l'*Encyclopédie* : un événement ».

1. Nicole Loraux, « Éloge de l'anachronisme en histoire », *Espaces Temps*, 2005, vol. 87, n°1, p. 135.

2. Lucien Febvre, *Le Problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 1968, p. 15.

3. N. Loraux, art. cit., p. 135.

tuelles de la Révolution française⁴, Marc Belissa revient sur le rôle attribué aux « philosophes ». Selon lui, la thèse consistant à expliquer la Révolution par les manœuvres d'une secte, à la façon de l'abbé Barruel, ou du groupe des « philosophes » a cédé la place depuis plusieurs décennies à des explications plus rigoureuses. Dans un souci didactique louable, il propose, en premier lieu, un bref état de l'art, en insistant sur trois sortes de « décentrement » : un décentrement chronologique, un décentrement géographique et un décentrement social. Le premier conduit à situer les « précurseurs » des Lumières vers le milieu du XVII^e siècle aux Pays-Bas et en Angleterre, et non plus en France dans le dernier quart du siècle. Le second correspond à la mise en évidence, d'une part, de « la dette énorme des Lumières françaises à l'égard de la pensée politique anglaise du XVII^e siècle » – il cite Sydney, Locke et Hobbes –, et, d'autre part, de la « pluralité des formes 'nationales' des Lumières », à savoir : « 'Lumières radicales' et républicaines dans les Provinces-Unies avec la figure de Spinoza notamment, *Aufklärung* plus marquées par les questions religieuses en Allemagne, Lumières italiennes et espagnoles plus tardives et davantage tournées vers les questions des réformes économiques et sociales, etc. » Le troisième correspond au fait que « les historiens et les littéraires ont multiplié les études sur le milieu social des hommes de lettres en général et sur des auteurs moins célèbres que le quatuor » auquel on pense généralement : « Voltaire, Montesquieu, Diderot, Rousseau ». Fort de cette courageuse synthèse des tendances de l'historiographie, l'auteur croit pouvoir affirmer :

de ce triple décentrement, la conclusion qui s'est imposée à tous les spécialistes est l'extraordinaire pluralité philosophique, politique ou religieuse des Lumières, qui ne se limitent donc pas au groupe des encyclopédistes français.

Cette présentation a certes le mérite d'être claire, mais elle cache mal des orientations historiographiques contradictoires. De fait, il n'existe pas à ce jour de consensus concernant les Lumières, ni sur leur nature, ni sur la meilleure façon de les étudier, les deux plans étant en réalité indissociables. De plus, la question n'est pas de savoir si les Lumières « se limitent [...] au groupe des encyclopédistes français », formulation particulièrement réductrice, mais bien plutôt

4. Marc Belissa, « La faute à Voltaire ? La faute à Rousseau ? », in Michel Biard (dir.), *La Révolution française, une histoire toujours vivante*, Paris, (Tallandier, 2010), CNRS Éditions, « Biblis », 2014, p. 27-38. Le passage commenté se trouve à la page 28.

de déterminer comment une telle représentation de la place du savoir dans la société a pu se former.

Si l'on reprend les trois niveaux distingués dans l'article cité, on constate que la période durant laquelle les Lumières sont situées va d'une quarantaine d'années à plus de deux siècles. S'agissant de la zone géographique considérée, il faut noter une confusion : le fait de situer le démarrage des Lumières à Paris n'en fait pas pour autant un phénomène français. En outre, l'approche spatiale ne peut pas non plus être ramenée à des enjeux purement nationaux ou à un hypothétique développement parallèle des Lumières néerlandaises, anglaises, italiennes, etc. Distinguer des Lumières catholiques et des Lumières protestantes, des Lumières radicales et des Lumières modérées ne suffit pas non plus à comprendre les transformations en question. Enfin, force est de constater que l'approche sociale et culturelle des Lumières, telle qu'elle a été brillamment développée par des chercheurs aussi différents que Franco Venturi, Daniel Roche et Robert Darnton, pour n'en citer que trois, est précisément contestée par ceux qui entendent renouveler avec fracas l'histoire intellectuelle. Le cas des Lumières est en quelque sorte une victime collatérale de polémiques anciennes qui ne cessent de renaître concernant les fondements théoriques des méthodes en présence, et la part respective des différents facteurs qui permettent d'expliquer la Révolution française – idées, groupes, structures sociales, etc. En la matière, les prises de position sont tranchées, voire dogmatiques⁵.

Il est pour le moins curieux d'évoquer le rôle joué par les encyclopédistes ou les philosophes, au sens de l'époque, à partir de la dénonciation publiée par un antiphilosophe et d'un cliché mis en fiction par Hugo dans *Les Misérables*. Dans la précipitation, pour mieux insister sur les différentes sources de la Révolution française, le phénomène des Lumières en tant que tel, et les très nombreux travaux qui lui ont été consacrés se sont volatilisés. De même, il serait réducteur, pour ne pas dire proprement fallacieux, d'opposer une vision unifiée – qui serait celle que certains historiens auraient attribuée aux philosophes – à la pluralité des idées dégagée par d'autres historiens grâce à différents élargissements. En effet, cette pluralité fait précisément partie, et depuis le départ, des débats qui ont caractérisé les Lumières en leur

5. Jonathan Israel ne cesse de répéter que l'histoire sociale puis l'histoire culturelle ont fait fausse route en refusant de voir que ce sont les idées qui font l'histoire, et en particulier les révolutions. Voir par exemple, « Democratic Republicanism as One Substance Philosophy. On the Connection of the Two Disparate Concepts », in Frank Grunert (ed.), *Concepts of (radical) Enlightenment. Jonathan Israel in Discussion*, Kleine Schriften des IZEA, 5/2014, p. 15.

temps. C'est particulièrement net dans le cas de l'*Encyclopédie*, aussi bien du côté de ses nombreux auteurs que de celui de ses partisans.

À ces tendances dont fait état Marc Belissa, ou que l'on peut déduire de ses partis pris, il faudrait ajouter les réquisitoires formulés à l'encontre des philosophes dès les années 1750, les arguments et les accusations véhiculés et recyclés par la suite au sein des courants que l'on regroupe sous l'appellation anti-Lumières, sans oublier les dénonciations stéréotypées que colportent notamment certains représentants des études postcoloniales. Cela fait beaucoup, d'où la nécessité de réexaminer les termes du débat.

Lumières versus Lumières radicales

Il faudrait donc relativiser et même ramener à la portion congrue l'importance de l'*Encyclopédie* et plus largement des *philosophes*. À moins, bien sûr, que ce fameux changement de paradigme, que constituerait le concept de « Lumières radicales », cette nationalisation des enjeux, et cette généalogie de la domination occidentale ne correspondent à trois anachronismes. Je ne m'arrêterai ici que sur le premier.

Si la recherche des influences est toujours une enquête difficile, que faut-il penser de ceux qui prétendent démontrer que les caractéristiques des Lumières étaient déjà réunies au siècle précédent parmi les francs-maçons ou dans le cercle spinoziste ? De livres en colloques et de polémiques en mises au point les choses n'ont fait que s'aggraver, et le concept de « Lumières radicales », sur lequel les deux chercheurs qui l'ont introduit ne s'entendent pas⁶, constitue désormais un obstacle épistémologique qui gêne considérablement l'étude des Lumières et la juste évaluation du rôle de l'*Encyclopédie*⁷.

Avant d'affirmer péremptoirement, et au mépris du bon sens, que les débats du XVIII^e siècle ne sont que le prolongement affadi de ceux des cercles spinozistes, il faut s'assurer du fait. Et pour cela, il ne suffit

6. Dans un texte récent, Margaret Jacob explique que ce qui l'a amenée, dès 1981, à situer le début des Lumières à la fin du XVII^e siècle aux Pays-Bas et à adopter l'expression « Lumières radicales », est un constat : entre 1680 et 1720, il existait à l'intérieur de la « République des Lettres un ensemble d'idées, d'attitudes et de textes qui étaient à tous égards aussi radicaux que ceux que nous associons aux Lumières de la seconde partie du XVIII^e siècle » (Margaret C. Jacob, « How Radical was the Enlightenment ? What do we mean by Radical ? », *Diametros* 40 (2014) : 99-114, ici p. 99 : « within the republic of letters a set of ideas, attitudes, and texts that were by any standard as radical as those we associate with the High Enlightenment. »)

7. Sur cette question, voir l'excellente mise au point d'Ann Thomson, « Diderot, l'*Encyclopédie* et les Lumières radicales », RDE, 49, p. 259-264.

pas de montrer que des idées radicales ont circulé dans différents pays, qu'il s'agisse des francs-maçons ou du réseau formé autour de Spinoza – après tout il y en avait aussi chez les « déniaisés » élitistes du XVII^e siècle, et même, en remontant dans le temps, chez Pyrrhon et ses disciples –, mais bien d'établir que toutes les caractéristiques attribuées aux Lumières s'y trouvaient déjà réunies, en particulier la perspective d'une action sur la société par l'élargissement progressif du groupe des individus éclairés. On remarquera au passage que parmi les thèses en concurrence, hormis, bien entendu, les vestiges toujours actifs des écrits d'un Maurras, la thèse de l'influence souterraine de la pensée de Spinoza est celle qui présente le plus de points communs avec la théorie du complot diffusée par Barruel, si ce n'est que le complot y est jugé positivement.

De même, avant d'admettre que le groupe des encyclopédistes n'est qu'un mouvement parmi d'autres, il faut s'interroger sur sa nature et sur les liens qui le rattachent au cosmopolitisme et à l'universalisme du savoir diffusés depuis le XV^e siècle au sein de la République des Lettres. Du coup, loin de gagner en précision, l'expression « Lumières françaises » pourrait elle-même être un contresens.

La meilleure façon d'étayer la thèse révisionniste des Lumières radicales est certainement de démontrer que le rôle des philosophes a bien été exagéré, que d'autres les ont précédés. L'enquête mériterait d'être menée collectivement. *A contrario*, pour réfuter ces thèses, il pourrait suffire de répondre à cette question : s'est-il passé quelque chose de déterminant au milieu du XVIII^e siècle, en particulier autour de la publication de l'*Encyclopédie* ?

Il faut bien sûr s'entendre sur ce qui est déterminant. Et, en admettant que quelque chose d'original se soit passé, était-ce suffisamment nouveau et suffisamment important pour que l'on y voit l'émergence des Lumières ? En quoi les revendications des philosophes durant cette période méritent-elles d'être distinguées des idées énoncées par Spinoza ou d'autres au siècle précédent et discutées dans leur entourage ? En outre, la propagation à travers le monde de positions pro-Lumières et anti-Lumières⁸ ne suppose-t-elle pas une première représentation formée initialement à l'occasion des débats des années 1750-1780 ? Enfin, le rôle décisif joué par Diderot et D'Alembert au début des années 1750 fait-il d'eux les inventeurs des Lumières ?

8. Zeev Sternhel, *Les anti-Lumières. Une tradition du XVIII^e siècle à la guerre froide*, édition augmentée, Paris, Gallimard, 2010.

De la République des Lettres aux Lumières

Avant d'aller plus loin, il est utile de rappeler les connotations attachées aux mots « philosophe » et « philosophie » dans la seconde partie du XVIII^e siècle⁹. Comme souvent, le témoignage de Malesherbes est instructif. Il explique, dans une note de son *Mémoire sur la liberté de la presse*, écrit en 1788 :

J'ai évité de prononcer le mot *philosophie*, parce que l'âcreté des disputes élevées depuis quarante ans n'a pas laissé à ce mot de signification certaine. Suivant les uns, toute grande idée, toute vérité nouvelle est regardée comme appartenant[e] à la *philosophie*. Suivant d'autres, *philosophie* est devenue synonyme d'impiété¹⁰.

On peut penser que c'est précisément cette représentation de la philosophie qui a fourni la matrice du concept de Lumières.

Plusieurs constats confirment cette hypothèse. Au départ, autour de 1750, les Lumières ont pris forme en adaptant le modèle préexistant de la République des Lettres¹¹. Les changements qui ont affecté cette communauté internationale dans les premières décennies du XVIII^e siècle ont été décrits par Hans Bots et Françoise Waquet¹². On peut penser qu'ils sont liés à l'essor du livre et des périodiques ainsi qu'à la montée en puissance de l'opinion publique. Diderot et D'Alembert ont été à la fois les témoins et les acteurs de ces mutations. Tout en reprenant à leur compte l'idéal d'une communauté d'esprits éclairés, ils semblent avoir cherché à saisir une opportunité historique permettant de fédérer, plus largement que dans l'ancienne République des Lettres, les savants, les hommes de lettres et tous ceux que la perspective d'une modernisation de la société intéressait. Cette reconfiguration constitue la base du concept de Lumières.

Alors que La République des Lettres reposait sur le principe d'une communauté d'hommes de lettres et de savants dépassant les frontières politiques et religieuses, ayant pour valeur essentielle la

9. Sur le premier terme, voir notamment Olivier Ferret, « Qu'est-ce qu'un 'philosophe' d'après les éloges académiques de D'Alembert ? », in F. Salaün et J.-P. Schandeler (dir.), *Entre belles-lettres et disciplines. Les savoirs au XVIII^e siècle*, Ferney-Voltaire, C18, 2011, p. 89-101.

10. Malesherbes, *Mémoires sur la librairie. Mémoire sur la liberté de la presse*, Paris, Imprimerie Nationale, 1994, p. 291.

11. Vincenzo Ferrone, *The Enlightenment. History of an Idea*, Princeton, Princeton University Press, 2015, p. 119.

12. Hans Bots et Françoise Waquet, *La République des Lettres*, Paris, Belin, 1997, p. 55-61.

vérité et pour éthique le respect des mérites de chacun¹³, on a vu émerger la représentation d'un groupe d'hommes de lettres et de savants favorables à une plus grande reconnaissance des savoirs et de ceux qui les produisent, ainsi qu'à un élargissement du cercle des acteurs et de celui des destinataires. Confronté à diverses résistances, ce groupe a, de plus en plus nettement, conçu la poursuite de ses objectifs comme un combat, une cause à défendre, au point de s'affirmer comme un mouvement tirant sa force d'un consensus entre ses membres sur quelques priorités et du soutien d'une large frange de l'opinion publique. Ce courant, qui correspond à ce que nous nommons les Lumières, est en quelques années devenu un point de repère dont la représentation s'est enrichie, en particulier concernant l'affirmation de droits humains¹⁴ et l'apologie de la tolérance. Ainsi, dans les années 1760, Voltaire, grand admirateur et soutien de l'*Encyclopédie*, acquiert, notamment grâce à Diderot et D'Alembert, le statut de champion de la tolérance, ce qui complète la représentation des Lumières. On voit, par exemple, les critiques de Diderot et Voltaire converger pour dénoncer l'*Apologie de Louis XIV et de son Conseil sur la révocation de l'édit de Nantes [...]* avec une dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemy (1758) de l'abbé Novi de Caveirac¹⁵. De son côté, D'Alembert, dans *La Destruction des Jésuites*, interprète l'échec des Jésuites comme la démonstration de l'existence réelle de la nouvelle communauté des gens de lettres. En s'attaquant à l'*Encyclopédie* et à plusieurs ouvrages exprimant des idées proches du camp des philosophes, ou perçues comme telles, les Jésuites n'ont pas vu qu'ils allaient se mettre à dos une « classe d'hommes [...] plus à craindre qu'on ne croit¹⁶ », celle des gens de lettres :

Quelque fort qu'on soit ou qu'on s'imagine être, il ne faut jamais se faire des ennemis qui, jouissant de l'avantage d'être lus d'un bout de l'Europe à l'autre, peuvent exercer d'un trait de plume une vengeance éclatante et durable¹⁷.

13. Pierre Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, Amsterdam, Desbordes, tome I, Préface de mars 1684, et « Catius », *Dictionnaire historique et critique*, note (D), dès la 3^e édition (1720), cité ici d'après l'édition de 1740 (Amsterdam, Leyde, La Haye, Utrecht, vol. II, p. 102).

14. Sur ce point, voir Luigi Delia, *Droit et philosophie à la lumière de L'Encyclopédie*, Oxford University Studies in the Enlightenment, Oxford, Voltaire Foundation, 2015.

15. S'agissant de Diderot, voir les articles INTOLÉRANCE et JOURNÉE DE LA SAINT-BARTHÉLEMY ; pour Voltaire, voir notamment le *Traité sur la tolérance*.

16. D'Alembert, *Sur la Destruction des Jésuites*, Édimburg, J. Balfour, 1765, p. 87.

17. *Ibid.*

L'essentiel ici n'est pas de savoir si cette explication est satisfaisante, mais d'observer que D'Alembert raisonne en fonction d'une représentation de la communauté des gens de lettres et de son rapport à l'opinion qui correspond exactement aux conditions d'émergence des Lumières.

Ces différents constats confirment que ceux qui seront ensuite réunis par l'historiographie et l'imaginaire collectif sous la bannière des Lumières sont alors nommés « les philosophes » ou les « encyclopédistes ». D'ailleurs, comme Jochen Schlobach l'a montré, « l'anglais a recours au terme français pour désigner les philosophes du XVIII^e siècle », tandis que l'allemand se réfère au contexte français avec *Enzyklopädisten* et *französische Aufklärer*¹⁸. En Espagne, les *ilustrados* s'inspirent des encyclopédistes¹⁹. Par contre, selon Tore Frängsmyr, les intellectuels suédois ne semblent pas avoir cherché à acclimater ce modèle. On pourrait multiplier les exemples confirmant à quel point le courant encyclopédique, même lorsque la réception du dictionnaire en tant que tel était limitée²⁰, a constitué un repère fondamental dans la seconde partie du siècle en Europe et en Amérique.

Diderot et D'Alembert

Quelle part les deux responsables de l'*Encyclopédie* ont-ils pris dans cette reconfiguration du modèle de la République des Lettres ? Ils ont tout d'abord défini un projet, celui d'un dictionnaire d'un type nouveau. Sans doute en partie pour se convaincre eux-mêmes de l'importance de l'ouvrage et de sa faisabilité, ils ont proposé un état des lieux qui revenait à décrire la configuration historique en 1750-1751 comme particulièrement propice à un ouvrage de ce type. Tout en

18. Jochen Schlobach, « Philosophe », in M. Delon (dir.), *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997.

19. Tore Frängsmyr, « Was there an Enlightenment in Sweden ? », in *Les Relations culturelles et scientifiques entre la France et la Suède au siècle des Lumières*, Paris, 1993.

20. Sur la réception de l'*Encyclopédie* en Amérique, aux Pays-Bas, en Pologne, en Suisse, en Russie, en Grande-Bretagne et en Allemagne, voir *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 1, 1952. Par exemple, selon M. F. Schalk, la réception de l'*Encyclopédie* en Allemagne a été très limitée (p. 85-91). Sur ce point, voir aussi Roland Mortier, *Diderot en Allemagne*, Paris, PUF, 1954, p. 139-181. Par contre, selon John Lough, l'Angleterre a fait un meilleur accueil à l'ouvrage, sans toutefois que son contenu ait beaucoup d'influence sur la culture anglaise (p. 75). Sur le cas de la Russie, voir aussi P. N. Berkov, « Histoire de l'*Encyclopédie* dans la Russie du XVIII^e siècle », *Revue des études slaves*, 44, 1965, p. 47-58. On peut néanmoins penser que ces enquêtes déjà anciennes mériteraient d'être reprises sur la base de données plus nombreuses, ce qui est désormais plus aisé, et d'analyses plus poussées.

cherchant à persuader les potentiels souscripteurs de l'importance de l'ouvrage lancé sur le marché, ce qui aurait pu se limiter à une prose purement publicitaire, ils ont formulé un certain nombre de principes. Ce projet extrêmement ambitieux a immédiatement rencontré des résistances, ce qui les a conduits à reformuler leurs exigences et à réaffirmer l'utilité de rendre les connaissances acquises accessibles à un nombre croissant de lecteurs. À force de défendre le dictionnaire, celui-ci est devenu le symbole même de la liberté de s'instruire et de penser par soi-même. Les présupposés de tous ordres et les implications de l'*Encyclopédie* se sont aussi précisés, au point que sa dimension socio-politique est devenue plus évidente. Par la suite, cette situation propice a de plus en plus été présentée comme le temps des lumières de la philosophie, ou « siècle de la philosophie²¹ », Diderot allant jusqu'à parler d'un « siècle philosophe²² ».

En présentant les principes directeurs de son périodique puis de son dictionnaire²³, Bayle s'appuyait sur une conception de la République des Lettres qui lui préexistait et qu'il exprimait en des termes explicites. Cette communauté à la fois virtuelle – définie par une série de principes – et réelle, dans la mesure où elle était incarnée par des savants, des correspondances et des œuvres, avait pris forme à partir du XV^e siècle. Bayle ne se considérait donc pas comme le contemporain de la naissance de cette communauté, mais comme l'un de ses membres, et, tout à la fois, son fidèle héritier, son chroniqueur et son continuateur exigeant.

La façon dont Diderot et D'Alembert, dès le *Prospectus* et le *Discours préliminaire*, caractérisent l'*Encyclopédie*, revient à dire que quelque chose est en train de se passer et que l'ouvrage annoncé, puis en cours de rédaction va permettre de fédérer une communauté, d'abord la société des gens de lettres en charge des articles, puis, par cercles concentriques, chacun des foyers intellectuels en Europe et au-delà ceux qui partagent une même conception de la place des savoirs dans la société. Car les « lumières » dont il est question dans l'ouvrage ne sont pas réservées à un petit groupe de lettrés et de savants, elles ont vocation à se répandre de plus en plus largement. Le nombre de ceux qui pourront vraiment en profiter est certainement

21. D'Alembert, *Essai sur les Éléments de philosophie*, dans *Mélanges de littérature, d'histoire et de philosophie*, Amsterdam, Zacharie Chatelain et fils, 1759, t. IV, p. 3.

22. Diderot, *ENCYCLOPÉDIE, Enc.*, V, 644r^b.

23. Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, tome I, Préface, et Pierre Bayle, « Catius », *Dictionnaire historique et critique*, note (D), dès la 3^e édition (1720), cité ici d'après l'édition de 1740 (vol. II, p. 102).

limité²⁴, mais on ne peut en préjuger. S'agissant de l'importance et du rythme de cette révolution sociale par l'expansion du savoir, Diderot et D'Alembert n'étaient sans doute pas d'accord, et c'est généralement le premier qui a les formules les plus mobilisatrices sur le plan socio-politique. Dans l'Avertissement du tome VIII de l'*Encyclopédie* – terminé en 1759 mais qui ne paraîtra qu'en 1765, il s'échauffe :

On ne pourra [...] nous contester, je pense, que notre travail ne soit au niveau de notre siècle, et c'est quelque chose. L'homme le plus éclairé y trouvera des idées qui lui sont inconnues, et des faits qu'il ignore. Puisse l'instruction générale s'avancer d'un pas si rapide que dans vingt ans d'ici il y ait à peine en mille de nos pages une seule ligne qui ne soit populaire ! C'est aux maîtres du monde à hâter cette heureuse révolution. Ce sont eux qui étendent ou resserrent la *sphère des lumières*²⁵. Heureux le temps où ils auront tous compris que leur sécurité consiste à commander à des hommes instruits ! Les grands attentats n'ont jamais été commis que par des fanatiques aveuglés. Oserions-nous murmurer de nos peines et regretter nos années de travaux, si nous pouvions nous flatter d'avoir affaibli cet esprit de vertige si contraire au repos des sociétés, et d'avoir amené nos semblables à s'aimer, à se tolérer et à reconnaître enfin la supériorité de la morale universelle sur toutes les morales particulières qui inspirent la haine et le trouble, et qui rompent ou relâchent le lien général et commun ?
Tel a été notre but [...]»²⁶.

L'*Encyclopédie* prétendait donc fédérer les esprits déjà éclairés, c'est-à-dire en premier lieu les individus éduqués favorables à une plus grande circulation des connaissances, et en former de nouveaux. En accusant les encyclopédistes de jouer un rôle néfaste, leurs contemporains ont en réalité consolidé la représentation d'un courant de pensée, voire d'une sorte de parti. En somme, le fait d'être attaqué par différentes autorités et groupes de pression pouvait donner le sentiment qu'il s'agissait d'un ouvrage intéressant. Malesherbes remarque ainsi, en 1788 :

Nul ouvrage n'a excité plus de clameurs de la part du clergé, des magistrats et d'une grande partie du public, que l'*Encyclopédie*, que cependant aujourd'hui tout le monde veut avoir dans sa bibliothèque²⁷.

Qui plus est, la politisation croissante du groupe des encyclopédistes est allée de pair avec l'affirmation de plus en plus explicite,

24. *ENCYCLOPÉDIE, Enc.*, V, 637r°ab.

25. Je souligne.

26. Diderot, « Avertissement », *Enc.*, VIII, ij. Je souligne.

27. Malesherbes, *op. cit.*, p. 274.

chez certains d'entre eux, à commencer par Diderot et Jaucourt, de la nécessité de reconnaître l'unité du genre humain et les droits individuels.

Enfin, Diderot et D'Alembert ont aussi fait de l'*Encyclopédie* et de sa mouvance une instance de légitimation, comme le montre l'éloge de Montesquieu, publié au début du tome V. S'agissant de l'auteur de *L'Esprit des lois*, ils ont non seulement favorisé la reconnaissance de l'importance de son œuvre, mais ils ont aussi fait de lui un précurseur des Lumières, un penseur fondamental, et de son chef-d'œuvre l'un des ouvrages principaux de ce que l'on peut nommer la *bibliothèque des Lumières*. Quant à Voltaire, lui-même grand admirateur de l'*Encyclopédie*, ils n'ont cessé de le présenter comme un grand homme²⁸, grand poète, infatigable avocat de la tolérance et valeureux défenseur de Jean Calas.

Le cas de Beccaria illustre d'une autre façon cette fonction légitimante supranationale ou transnationale conquise par les encyclopédistes. Partisan déclaré de l'*Encyclopédie* et des philosophes, le Milanais est à son tour adoubé par eux après la parution de *Dei Delitti e delle pene* en 1764. Voltaire et D'Alembert²⁹ reconnaissent en lui un esprit éclairé, Morellet devient son traducteur, affaiblissant au passage le *Traité* pour avoir voulu le réorganiser. Quant à Diderot, moins convaincu, il examinera l'ouvrage de près et traduira même pour son auteur les remarques formulées par Allan Ramsay dans une lettre de 1766, après quoi celles-ci paraîtront dans la *Correspondance littéraire*³⁰.

Ayant renoncé à la co-direction de l'*Encyclopédie* en 1759, D'Alembert n'en continue pas moins de fédérer les progressistes, de s'opposer avec Voltaire à la superstition, et de légitimer ouvrages, hommes de lettres et savants, grâce à son statut singulier. Membre de l'Académie royale des sciences depuis 1741, de l'Académie française depuis 1754, et de plusieurs académies étrangères³¹, il use

28. Sur l'image de Voltaire véhiculée par les collaborateurs de l'*Encyclopédie*, en particulier Jaucourt, voir Olivier Ferret, *Voltaire dans l'Encyclopédie*, Paris, Société Diderot, L'Atelier, 2016.

29. Voir notamment la lettre de D'Alembert au père Frisi du 9 juillet 1765. De son côté, Beccaria exprime son admiration pour le *Discours préliminaire*, et pas uniquement par politesse semble-t-il, dans sa lettre à D'Alembert du 24 août 1765.

30. *Correspondance littéraire*, 15 juillet 1766.

31. Dès le titre de sa réponse à l'article de D'Alembert sur l'article GENÈVE, Rousseau ironise sur l'appartenance du géomètre à diverses académies en lui opposant sa simple qualité de citoyen de Genève : *J.-J. Rousseau citoyen de Genève, à M. D'Alembert de l'Académie française, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, de la Société Royale de Londres, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suède, et de l'Institut de Bologne [...]*.

de son influence pour faire progresser la cause de la philosophie, en particulier auprès de Frédéric II. Par la suite, sa fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie française, à partir de 1772, lui offre une nouvelle tribune : ses *Éloges* lui permettent de renforcer son camp³².

Diderot et D'Alembert ont ainsi inventé les Lumières dans les deux sens du verbe *inventer*. Premièrement, ils ont découvert une situation, non pas un mouvement préformé, comme Bayle avec la République des Lettres, mais sa possibilité du fait de transformations en cours, et même du retard de la France à certains égards. Mais, plutôt que d'envisager un simple rattrapage socio-culturel par rapport à l'Angleterre, ils ont pris conscience d'une occasion historique permettant de placer les savants et les hommes de lettres au centre d'un mouvement transnational de promotion des savoirs et des libertés. Deuxièmement, ils ont formulé un projet et fourni un point de repère autour duquel fédérer ceux qui s'accordaient avec l'idée qu'il était temps de diffuser plus largement le savoir, de donner aux individus les moyens de penser par eux-mêmes. Bien entendu, cela entraînait en conflit avec les autorités. La dimension conflictuelle a sans nul doute contribué à préciser la nature de cette autre communauté virtuelle que D'Alembert a pu être tenté de réaliser en noyant des institutions.

Au départ, il y a indéniablement eu une part de *bluff* dans cette publicité faite autour du dictionnaire³³, et les deux directeurs ont produit des énoncés performatifs revenant à dire « nous sommes le mouvement », c'est-à-dire, dans les termes qui ont ensuite nommé ce mouvement : « Nous sommes les Lumières ! » Il est vrai qu'avec cette mobilisation, les Lumières comme mouvement existent, car il ne s'agit pas d'un état, d'un résultat, mais d'une action militante en faveur des savoirs et, inévitablement, dans le contexte politique de l'époque, pour l'obtention de libertés. Au projet visant à rendre accessibles les savoirs succéderont logiquement des mots d'ordre fédérateurs. Le projet a donc révélé l'importance des enjeux et la force latente des lettrés, de leurs compagnons de route ainsi que d'une part considérable de l'opinion. À cet égard, cette situation explique pourquoi ce phénomène, tout en étant international, s'est affirmé en France, alors que d'autres pays étaient plus avancés sur le plan des libertés individuelles, en particulier l'Angleterre³⁴. Le règlement de

32. Catherine Volpilhac-Augier, « L'esprit 'malin' de D'Alembert », RDE, 46, 2011, p. 201-219.

33. Au tout début du *Prospectus*, Diderot affirme ainsi : « L'ouvrage que nous annonçons n'est plus un ouvrage à faire. Le manuscrit et les dessins en sont complets. »

34. John Lough, « Le rayonnement de l'*Encyclopédie* en Grande-Bretagne », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1951, 1-2, p. 75.

la librairie, totalement inadapté à la situation, en est une bonne illustration³⁵.

Il ne s'agit pas d'idéaliser Diderot et D'Alembert, ni leur amitié³⁶. Leur projet n'était pas intégralement concerté et des divergences profondes se sont rapidement fait jour, sur le plan épistémologique³⁷ comme sur celui des effets politiques de l'éclairement. Par exemple, il n'est pas sûr qu'ils aient eu la même conception de l'éducation et de la liberté d'expression. De plus, la situation créée par leur initiative les a rapidement mis en concurrence, l'un comme l'autre pouvant revendiquer le statut de chef de file des philosophes, c'est-à-dire du camp des pro-Lumières, sans pour autant prétendre détrôner Voltaire bien entendu. Le plus étonnant finalement, c'est sans doute que, tout en ayant des idées différentes, voire opposées sur un certain nombre de sujets essentiels, ils aient, ensemble et séparément, construit le concept de Lumières.

Par l'un de ces détours de l'histoire, c'est en voulant traduire le terme *Aufklärung* que l'emploi de la majuscule a donné les *Lumières*, alors que l'*Aufklärung* était déjà, dans une certaine mesure, une réaction aux mots d'ordre diffusés par les encyclopédistes et leurs compagnons de route, Voltaire en tête. La métaphore de la lumière, très fréquente dans la langue française du XVIII^e siècle, est omniprésente dans l'*Encyclopédie*, où l'on trouve fréquemment les formes « lumière/lumières de », « éclairer/éclairé(s)/éclairée(s) », « siècle éclairé ». Dans l'article OBSERVATION, on rencontre même cette expression redondante : « les lumières de notre siècle éclairé³⁸. » De son côté, Cochin, chargé de réaliser le frontispice plusieurs années après la mise en route de l'entreprise – son dessin sera exposé au Salon de 1765 et la gravure sera offerte aux souscripteurs avec les derniers volumes de l'*Encyclopédie* en 1772 –, n'a fait que figurer cette inversion du rapport entre philosophie et théologie à l'égard de la vérité et la promotion, présentée comme irréversible, de la lumière naturelle au détriment de la révélation. Le terme anglais *Enlightenment*³⁹, qui vient lui aussi

35. Voir à ce sujet l'ouvrage de Raymond Birn, *La Censure royale des livres dans la France des Lumières*, Paris, O. Jacob, 2007.

36. Véronique Le Ru, « L'aigle à deux têtes de l'*Encyclopédie* : accords et divergences de Diderot et de D'Alembert de 1751 à 1759 », *RDE*, 26, 1999, p. 17-26.

37. Voir John Pappas, « Diderot, D'Alembert et l'*Encyclopédie* », *Diderot Studies*, 3, p. 191-208, et Thomas L. Hankins, *Jean D'Alembert. Science and the Enlightenment*, Oxford, Clarendon Press, 1970, p. 66-103.

38. OBSERVATION, *Enc.*, XI, 316b.

39. Voir notamment, Claudio Rosso, « Inventing *illuminismo* (and *enlightenment*): The emergence of a word and a concept », in G. Ricuperati (dir.), *Historiographies et usages des Lumières*, Berlin, Arno Spitz, 2002, p. 123-132.

d'*Aufklärung*, est également lié à une représentation du courant alors désigné par le terme « philosophie », lui-même difficilement dissociable de ce que signifiait alors l'*Encyclopédie*. Le concept et un réseau de représentations avaient précédé cet emploi du substantif pluriel en français.

Dès lors, pourquoi ne pas admettre qu'il s'est bien passé quelque chose de particulier avec le lancement de l'*Encyclopédie*, et que cet événement, rendu possible en particulier par la solidité intellectuelle de Diderot et D'Alembert, a été la matrice du concept de Lumières ?